

Il se personnifie, lui et toute sa génération, dans *Rollu*.

Ce poème impie se résume en deux lignes : “ Plus de religion, plus de croyances ; mais, en revanche, matérialisme, débauche, et, au bout de tout cela, mort et néant.”

Voilà sur l'honneur une poésie bien consolante !

Le héros de M. de Musset se prépare à mourir en passant la dernière nuit qui lui reste aux bras d'une prostituée.

Si tu n'as que de pareils enseignements à donner aux populations, poète, tais-toi, et fais-nous grâce de tes blasphèmes ! N'arrache point au cœur brisé sa dernière espérance ; n'ôte pas au malheureux la foi qui le soutient. Si c'est un mensonge qu'importe ? Trouve une vérité qui le remplace ou qui puisse comme lui donner des consolations à l'humanité souffrante.

M. de Musset va nous répondre :

Ne voyez-vous pas que ceci est une fiction ? J'avais besoin de simuler la ruine du christianisme pour en accuser Voltaire, et lui dire une bonne fois ma façon de penser à son égard.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
 Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
 Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
 Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
 Il est tombé sur nous cet édifice immense
 Que de tes larges mains tu sapsais nuit et jour.
 Là mort devait t'attendre avec impatience
 Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ;
 Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
 Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
 Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
 Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
 Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
 Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
 Ces murs silencieux, ces autels désolés,
 Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?